

## JULES BRUN

Angers 1876-79

Jules Brun était né à Bouzic (Dordogne), le 11 septembre 1860. Fils d'un contremaître de filature, il rêvait de suivre la carrière industrielle. Mais à sa sortie de l'École d'Angers, en 1879, l'ardeur fiévreuse avec laquelle nos ingénieurs exécutaient le plan de travaux publics de Freycinet tenta son tempérament déjà nettement dessiné d'homme d'action, et il entra aussitôt dans l'Administration des Ponts et Chaussées. D'abord attaché au service des chemins de fer de la Dordogne, il passa ensuite aux chemins de fer de l'État, à Périgueux, où il fut nommé conducteur en 1882.

Ses qualités de travailleur consciencieux et avisé le firent également apprécier, aussi bien dans le service des études de la ligne de Nontron-Sarlat que dans l'exécution des travaux importants qui lui furent confiés sur le lot d'Excideuil. Il fut sur ce point aux prises avec des difficultés techniques dont il se tira à son honneur, et qui lui valurent l'estime et la considération de ses chefs. Aussi, quand, en 1889, il eut achevé la construction du souterrain d'Excideuil, la Compagnie franco-belge des railways à voie étroite ayant demandé aux ingénieurs de l'État de lui proposer un titulaire pour un poste important à pourvoir dans ses entreprises vénézuéliennes, il fut par eux recommandé avec éloges, et chargé par sa nouvelle Compagnie d'une section de la ligne de Rio-Chico à Altagracia de Orituco. C'est là que je l'ai rencontré, et que j'ai pu apprécier les qualités privées qui faisaient de lui l'homme le plus honorable et le plus fidèle des amis. Les difficultés inhérentes à l'exécution d'études et de travaux sous un climat torride, avec des ressources et des moyens souvent insuffisants, ne le rebutaient en rien. En véritable ingénieur colonial, il était séduit par l'attrait même des difficultés à résoudre avec un minimum de moyens d'action, par la vie large des pays neufs, par cette sorte de lutte journalière où, pour chaque problème technique, doit être improvisée une solution de fortune. Aussi, quand le programme des travaux qui lui était tracé dut être diminué d'ampleur, et qu'il rentra en Europe, ce fut pour quelque mois à peine; au mois de mai 1891, il entra à la Compagnie française des chemins de fer vénézuéliens, sur la ligne de San Carlos à Mérida. C'est là que je devais le retrouver encore, et vivre côte à côte avec lui pendant le cours d'une mission d'une année qui m'était confiée

sur ces travaux; malgré les inondations qui le contraignaient sans cesse à recommencer et modifier ses ouvrages, malgré la fièvre qui le frappait souvent, quand il dépassait les limites raisonnables d'un labeur déjà excessif; malgré les révolutions périodiques qui lui enlevaient son personnel et entravaient sa tâche, il avait pu achever les principaux aménagements de la voie, en ce pays où le sol est aussi peu stable que les institutions, et améliorer les conditions financières d'exploitation de la ligne dont il était devenu directeur depuis six ans.

Au mois de mai 1898, il se préparait à rentrer en France. Il avait perdu son père l'année précédente, et n'hésitait pas à renoncer à la brillante position qu'il avait acquise pour revenir entourer sa vieille mère de l'affection qu'il lui portait. Son départ, qu'il avait différé pour mener à bien quelques derniers travaux de consolidation, était imminent; le 8 mai 1898, des troupes gouvernementales venaient attaquer Santa-Barbara, sa résidence, que des bandes d'insurgés avaient peu auparavant occupée. Dès les premiers coups de feu, au moment où il fermait les volets de sa chambre une balle le frappait à la main. Malgré les soins les plus dévoués, il mourut quatre jours après, emporté par une attaque de tétanos, sur le vapeur qui le transportait de Santa-Barbara à Maracaïbo.

Les obsèques solennelles qui lui furent faites à Maracaïbo, où toutes les autorités locales et consulaires rendirent hommage à son aménité, à la probité de son administration, à sa valeur comme chef d'un des services publics du pays, honorèrent la colonie française et lui témoignèrent en quelle haute estime le meilleur des siens était tenu par tous. Mais combien est mélancolique et poignante cette mort brutale et aveugle, qui emporte un fils au moment où il rêve de rentrer au foyer, et laisse à sa vieille mère le regret le plus amer, celui de ne pouvoir rendre nul soin pieux à la tombe de l'absent!

Nulle consolation ne peut soulager semblable perte; mais nous espérons que le souvenir ému, l'affection sincère que gardaient à Brun les nombreux amis qu'il a laissés, l'estime de tous ses camarades, lui seront un réconfort dans sa douleur. Et nous ne saurions clore cette page sans donner en exemple à nos jeunes Camarades ce vaillant travailleur qui a pour jamais attaché son nom à une œuvre française en pays étranger.

Ph. ROUSSEAU  
(Châl. 1868).

---